

## CHAPITRE V

Vision, dans l'étendue intelligible, des figures intelligibles et générales, des figures sensibles et mobiles. — Le palais des idées réduit à l'étendue intelligible. — Comparaison de cette seconde forme de la vision des corps en Dieu avec la première. — Autorité de Descartes et de saint Augustin invoquée par Malebranche. — Pas d'idée de Dieu. — Dieu immédiatement intelligible. — Pas d'idée de l'âme. — Malebranche d'accord avec Gassendi. — Vision en Dieu du général et de l'absolu. — De la raison. — Sa nature divine. — Unité, universalité de la raison. — Sans la raison, point de vérité absolue. — Double manifestation de la raison, vérité et ordre. — Rapports de grandeur et rapports de perfection, vérités spéculatives et vérités pratiques. — De la nature et des caractères de l'ordre. — L'ordre immuable entre les perfections de Dieu loi absolue de Dieu même et de tous les êtres raisonnables. — L'amour de l'ordre principe de toutes les vertus et de tous les devoirs. — Du sentiment de Malebranche sur le plaisir. — Accusation d'épicuréisme. — Antériorité de la loi naturelle de l'ordre sur toute loi positive et religieuse. — L'amour de Dieu identique avec l'amour de l'ordre. — *Traité de morale*. — Principe de la souveraineté. — La raison loi suprême des rois et des peuples comme des individus. — Impiété de croire que la raison puisse nous tromper. — Jésus-Christ raison incarnée et rendue visible. — L'eucharistie symbole de la nourriture divine dont se repaissent toutes les intelligences. — Jugement sur la vision en Dieu. — Influence de Malebranche sur l'école cartésienne.

Tout autant dans le monde matériel il y a d'objets réels, tout autant il doit y avoir d'objets intelligibles correspondants dans le monde intelligible ; au cheval sensible correspond un cheval intelligible, un soleil sensible, un soleil intelligible. Telle est la doctrine qu'il semble bien difficile de ne pas attribuer à Malebranche, quoiqu'il l'ait désavouée, si du moins on ne tient compte que du III<sup>e</sup> livre de la *Recherche de la Vérité*. Mais, dans les *Éclaircissements*,

et les ouvrages ultérieurs, c'est l'étendue intelligible qui seule prend la place de cette multitude d'objets intelligibles, et qui seule, désormais, sans variété et mouvement en Dieu, représente soit des figures intelligibles et générales, soit même des figures sensibles, particulières, mobiles, suivant les rapports partiels sous lesquels nous la considérons, ou plutôt suivant les applications que Dieu en fait à notre esprit, et suivant les sentiments qu'il y attache, en vertu des lois de l'union et de l'âme et du corps.

L'étendue intelligible ne varie pas, ne se modifie pas ; elle ne cesse pas d'être une, infinie, comment donc pourrions-nous y découvrir les choses particulières ? Voici l'explication subtile qu'en donne Malebranche. Par là même que l'esprit peut apercevoir telle ou telle partie de l'étendue intelligible, il pourra y apercevoir toutes les figures, puisque les figures ne sont que des termes de l'étendue. L'étendue intelligible se présente-t-elle sous une limite quelconque à notre esprit, elle devient une figure intelligible. Toute portion finie de l'étendue intelligible est nécessairement une figure intelligible (1). J'apercevrai un cercle, si je vois une portion intelligible dont toutes les parties soient à égale distance d'un même point. La même portion de l'étendue étant susceptible de recevoir une limite quelconque, est apte à représenter non-seulement un cercle, mais toutes les figures intelligibles, quoiqu'elle-même elle ne soit pas figurée. Les figures intelligibles sont donc toutes contenues, mais en puissance seulement, dans l'étendue intelligible, et elles s'y découvrent à nous, selon que cette étendue se représente diversément à l'esprit, conformément à des lois générales. Elles y sont contenues, suivant la comparaison de Malebranche, comme en un bloc de marbre toutes les figures qu'en peut tirer le ciseau du sculpteur (2). « De même qu'on

(1) 10<sup>e</sup> *Éclaircissement*.

(2) 1<sup>re</sup> *Lettre contre la défense d'Arnauld*.

peut par l'action du ciseau former d'un bloc de marbre toutes sortes de figures, Dieu peut nous représenter tous les êtres matériels par les diverses applications de l'étendue intelligible à notre esprit (1). »

Ainsi, par les diverses applications que Dieu en fait à notre esprit, par les diverses limites sous lesquelles elle se découvre à nous, l'étendue intelligible devient l'exemplaire de toutes les figures intelligibles générales que notre entendement aperçoit. Qu'on y joigne maintenant les sentiments que Dieu excite en nous, à l'occasion de ces figures intelligibles générales, et elle nous représentera également les figures sensibles particulières. La couleur, selon Malebranche, est le principal sentiment par lequel Dieu nous les fait paraître particulières et sensibles; c'est à la couleur qu'appartient le privilège de particulariser et de rendre sensible l'étendue intelligible. Cette toile uniforme, pour ainsi dire, de l'étendue intelligible se diversifie et s'anime par les couleurs que nous y fait apparaître le peintre divin. De la seule diversité des couleurs naît la diversité des corps visibles. Les couleurs que l'âme attache aux figures, suffisent seules à les rendre particulières pour celui qui les voit. Nous voyons le soleil dans l'étendue intelligible rendue sensible par le sentiment de lumière que Dieu cause dans l'âme. Il semble que l'esprit affecté par les corps prenne le pinceau, dit Malebranche, pour se peindre à lui-même une infinité d'objets particuliers sur un objet général et parfaitement uniforme. C'est ainsi que la figure intelligible, que nous concevions, devient particulière et sensible par le seul sentiment, que Dieu, à propos de cette figure, veut exciter en nous et qu'il nous y fait rattacher. Malebranche n'est ni moins ingénieux, ni moins inventif pour expliquer comment, dans cette étendue immobile, on verra des figures en mouvement. Supposez qu'une figure sensible soit prise de différentes parties de l'étendue intelligible, ou que nous attachions successivement le même sen-

(1) 1<sup>er</sup> *Entret. mét.*

timent de couleur à ces différentes parties, nous verrons successivement cette figure en divers lieux, et elle nous apparaîtra en mouvement, quoique l'étendue demeure immobile.

L'étendue que mon esprit conçoit est donc la même que celle que je presse du pied, sauf que celle-ci est devenue sensible par quelque sentiment que Dieu a produit en nous (1). Croire que l'étendue sentie est d'une autre nature, qu'elle a plus de réalité, c'est prendre le relatif pour l'absolu, c'est juger de ce que les choses sont en elles-mêmes par le rapport qu'elles ont avec nous. C'est ainsi qu'on arrive, dit Malebranche, à donner à la pointe d'une épine plus de réalité qu'à tout l'univers, qu'à l'être infini lui-même. Telles sont les singulières affirmations, les tours nouveaux, les imaginations bizarres, par où Malebranche croit échapper à l'objection de mettre le particulier en Dieu, tout en continuant de nous y faire voir les choses particulières (1).

Voilà donc toutes les idées que nous voyons en Dieu réduites en une seule, celle de l'étendue intelligible : « Je vois, dit-il, en Dieu l'étendue intelligible ou l'idée de la matière, c'est en cela seul que consistent tous ces êtres représentatifs et ce magnifique palais d'idées que M. Arnauld bâtit en ma faveur (2). » Mais combien, selon Malebranche, cette idée unique n'est-elle pas vaste et féconde ! Elle comprend toutes les idées des figures intelligibles, tous les rapports de grandeur et toutes les vérités géométriques ; c'est elle seule enfin qui est l'inépuisable fonds sur

(1) « La même idée d'étendue peut se faire connaître, se faire imaginer et se faire sentir, selon que la substance divine qui la renferme l'applique diversement à notre esprit. » (2<sup>e</sup> *Entret.*) Ainsi, selon Malebranche, on aperçoit un cercle en trois manières : on le conçoit, on l'imagine, on le sent.

(2) 1<sup>er</sup> *Entretien*. Voir sur cette question les *Éclaircissements* sur les idées à la suite de la *Recherche*, les deux premiers *Entretiens métaphysiques*, toute la polémique avec Arnauld et surtout la *Réponse au livre des vraies et des fausses idées*, et la 1<sup>re</sup> *Lettre contre la défense d'Arnauld*.

(3) 1<sup>re</sup> *Lettre contre la défense*.

lequel nous voyons toutes les figures sensibles, par les sentiments que Dieu produit en nous, à l'occasion des figures intelligibles.

Telle est la seconde forme donnée par Malebranche à sa vision des corps en Dieu. Comme dans la première, le soleil qui frappe nos yeux, l'homme que nous voyons, le corps que nous sentons, ne sont pas le vrai soleil, ne sont pas un homme, un corps réels, mais un soleil, un homme, un corps intelligibles. Il n'est donc pas devenu plus favorable au monde réel, qui demeure invisible pour nous, et comme s'il n'existait pas, pour faire place au monde intelligible. Mais, d'un autre côté, il n'est plus question de cette multitude infinie de petits êtres représentatifs, correspondant à chaque objet de ce monde, tant maltraités par Arnauld. L'idée seule de l'étendue intelligible est comme la commune étoffe où se taillent, se découpent, pour ainsi dire, toutes les figures abstraites et sensibles. Chaque être particulier n'est plus, comme le dit spirituellement M. de Sainte-Beuve, qu'une sorte de découpeure et d'enluminure que nous faisons arbitrairement d'un quartier de l'étendue infinie.

Malebranche voudrait bien mettre, sous la double protection de saint Augustin et de Descartes, son sentiment sur la vision des corps en Dieu. De saint Augustin, il a, dit-il, appris que l'idée de l'étendue éternelle est en Dieu, de Descartes, que les qualités sensibles des corps n'ont d'existence qu'en nous. Ainsi a-t-il été conduit à penser que nous voyons toutes les figures intelligibles des corps dans cette étendue éternelle, et que les sentiments qui nous les rendent sensibles et particuliers sont produits en nous par Dieu.

Les êtres matériels sont, d'ailleurs, les seuls, d'après Malebranche, que notre esprit voit par leurs idées en Dieu. Ni Dieu, en qui nous les voyons, ni notre âme qui les voit, ne nous sont connus par idée. Dieu est immédiatement intelligible par lui-même, et l'âme ne nous est que confusément connue par le sentiment intérieur. Rien de fini, selon

Malebranche, ne peut représenter l'infini, donc pas d'idée de l'infini, ou plutôt l'infini est à lui-même sa propre idée, et ne se voit qu'en lui-même. Nous sommes immédiatement unis, sans l'intermédiaire d'une idée, avec la substance de Dieu même (1); nous connaissons Dieu par lui-même, et tout le reste par Dieu, soit qu'il nous éclaire par une idée, soit qu'il nous touche par un sentiment. Cette union immédiate avec Dieu est, d'ailleurs, le fondement même de toute la vision en Dieu.

Quant à l'âme, qui n'est pas, comme Dieu, intelligible par elle-même, elle n'est pas connue par une idée claire, mais, d'une manière obscure et confuse, par le sentiment intérieur; nous ne la connaissons pas, nous ne faisons que la sentir. On s'étonne de voir Malebranche s'éloigner ici de Descartes pour suivre Gassendi. L'âme est plus certaine et plus claire que le corps, selon Descartes; selon Malebranche, comme selon Gassendi, c'est le corps qui est plus clair que l'âme. Mais tous deux arrivent à ce même résultat par les voies les plus opposées, Gassendi par la préoccupation du sensible, Malebranche par la préoccupation du divin qui lui fait perdre le sentiment de l'évidence et de la réalité de la conscience.

Il a soutenu jusqu'au bout cette grosse hérésie cartésienne contre les objections les plus pressantes d'Arnauld et de tous les purs cartésiens, en s'obstinant à confondre le clair et irrésistible témoignage de la conscience avec les impressions vagues et confuses du sentiment. Je sais, dit-il, que je suis, que je pense, que je veux, parce que je me sens. Je suis plus certain de l'existence de mon âme que de celle de mon corps, cela est vrai; mais je ne sais pas ce que c'est que ma pensée, mon plaisir, ma douleur. Nous savons bien que l'âme est distincte du corps, mais nous ne savons pas ce qu'elle est en elle-même, tandis que

(1) Il place, dans sa polémique avec Arnauld, les nombres nombrants et les vérités arithmétiques dans la catégorie des choses intelligibles par elles-mêmes. (*Réponse à la 3<sup>e</sup> Lettre d'Arnauld*).

nous savons ce qu'est l'étendue : « Je suis sûr que j'ai l'intelligence de l'étendue, et qu'en contemplant l'idée des corps, j'y découvre clairement qu'ils peuvent être ronds, carrés, etc. ; je puis méditer éternellement sur les rapports de l'étendue et découvrir sans cesse de nouvelles vérités en contemplant l'idée que j'en ai. Mais je sens fort bien que je ne puis faire de même à l'égard de l'âme. Je ne puis, quelque effort que je fasse, connaître que je sois capable de douleur ni d'aucun autre sentiment, en contemplant son idée prétendue (1). » En faveur de cette thèse anti-cartésienne, Malebranche invoque les discussions, dont la nature de l'âme a été, et dont elle est encore l'objet, de la part des matérialistes et des cartésiens eux-mêmes. Les cartésiens, en effet, ne discutent-ils pas entre eux sur la question de savoir si les modifications de couleur lui appartiennent ou ne lui appartiennent pas ? Nous n'avons pas d'idée de l'âme, puisque nous ne la connaissons pas clairement ; nous connaissons distinctement son existence, mais non pas sa nature, voilà ce qu'oppose Malebranche à Arnauld. Aussi ce n'est pas en nous-mêmes, sous le prétexte que notre nature : est corrompue, et que nous ne sommes que ténèbres à nous-mêmes, mais en Dieu, qu'il ira chercher la connaissance des inclinations de l'homme, abandonnant la méthode psychologique de Descartes, pour suivre la méthode ontologique de Spinoza (2).

Mais pourquoi Dieu, qui nous a accordé l'idée claire de l'étendue, nous a-t-il refusé l'idée bien plus importante de l'âme ? Malebranche en donne une singulière raison. Si nous voyions notre âme en Dieu, absorbés par la beauté de ce spectacle, nous ne pourrions plus penser à autre chose, et nous cesserions de prendre soin de notre corps (3). « Dieu ne nous a pas donné une idée claire de

(1) Réponse au livre des vraies et des fausses idées.

(2) Recherche de la vérité, liv. IV, chap. 1.

(3) 10<sup>e</sup> Méditation.

notre âme, de peur que nous ne nous occupassions trop de son excellence. Nous ne connaissons clairement ce que nous sommes, que lorsque la vue des perfections divines ne nous permettra pas de nous enorgueillir de l'excellence de notre être (1). » Il dit encore ailleurs : « Nous ne la verrons clairement que lorsqu'il plaira à Dieu de nous manifester dans sa substance l'archétype des esprits, l'idée sur laquelle l'âme a été formée (2). »

Il faudrait ici répéter contre Malebranche, en faveur de la clarté et de la certitude de l'âme, par opposition au corps, les raisonnements de Descartes dans les *Méditations*. La nature de la matière n'a-t-elle donc pas aussi donné lieu à de nombreuses discussions ? S'il y voit tant de clarté, dit Arnauld, c'est qu'il la prend pour la pure et simple étendue. Qu'il fasse de même pour l'âme ; qu'il n'y cherche pas autre chose que la pure et simple pensée, et la clarté de l'âme cessera de lui paraître inférieure à celle du corps ; car quoi de plus clair et de plus certain à la pensée que la pensée elle-même ?

Toutefois, pour être juste à l'égard de Malebranche, il importe de remarquer que l'obscurité, qu'il attribue à la connaissance de l'âme, ne s'étend pas jusqu'à son existence, ni jusqu'à sa distinction d'avec le corps, qu'il tient pour aussi certaines que Descartes lui-même. C'est par là qu'il espère, dit-il, accorder ceux qui disent qu'il n'y a rien qu'on connaisse mieux que l'âme, et ceux qui disent qu'il n'y a rien qu'on connaisse moins. Tout en reprochant à Malebranche de ne point trouver d'obscurité dans la notion du corps, nous lui pardonnerions d'en avoir trouvé dans celle de l'âme, si nous étions assurés qu'il a voulu seulement dire que bien des choses peuvent s'y passer à l'insu de la conscience. Nous sommes en effet disposés à croire avec lui : « qu'il ne suffit pas, pour connaître parfaitement l'âme, de savoir ce que nous en savons par le seul senti-

(1) *Traité de l'amour de Dieu*.

(2) Réponse à Régis.

ment intérieur, puisque la conscience, que nous avons de nous-mêmes, ne nous montre peut-être que la moindre partie de nous-mêmes (1). »

Mais si Malebranche n'a pas réussi à nous faire voir en Dieu les corps et les choses particulières, peut-être réussira-t-il mieux à nous y faire contempler le général et l'absolu, les vérités éternelles, principes de la science et de la morale, sublime manifestation d'une raison qui n'est pas la nôtre, mais celle de Dieu même. Ici est le côté platonicien et augustinien de la vision en Dieu. C'est dans l'étendue intelligible, selon Malebranche, que nous voyons les idées de toutes les figures intelligibles, mais c'est en voyant Dieu lui-même, immédiatement, et sans idée, que nous voyons, en une certaine mesure, ses perfections infinies et leurs rapports. Ces rapports de grandeur et de perfection constituent des vérités éternelles, immuables, absolues. Malebranche fait une distinction entre les vérités et les idées; les vérités ne sont pas les idées elles-mêmes, elles expriment les rapports entre les idées; elles sont, d'ailleurs, immuables et absolues comme les idées elles-mêmes. Cette union des esprits avec Dieu, cette vue en Dieu des idées et des vérités éternelles, voilà ce qu'il appelle la raison. Pour décrire et célébrer cette raison divine, la belle langue de Malebranche prend un nouveau degré d'élévation et de grandeur, et souvent même s'élève jusqu'à la plus haute poésie et jusqu'au lyrisme. C'est ici surtout de saint Augustin qu'il s'inspire; c'est avec saint Augustin qu'il se sépare de Descartes et qu'il le combat (2).

Y a-t-il une raison universelle qui éclaire toutes les intelligences immédiatement et par elle-même, ou bien la raison est-elle individuelle, et chaque esprit peut-il découvrir, dans les modalités de sa propre substance, la nature de tous les êtres créés et possibles, voilà la première ques-

(1) *Recherche*, 3<sup>e</sup> livre, 2<sup>e</sup> partie, chap. vii.

(2) « Ce que je dis ici, que c'est la sagesse éternelle qui nous éclaire, et le reste, est tout pris de saint Augustin. » (*Traité de la nature et de la grâce*, 1<sup>er</sup> Discours, art. 7, addition.)

tion. Il n'y en a pas, dit Malebranche, qui nous regarde de plus près, quoique bien des gens ne s'en embarrassent guère; il s'agit, en effet, d'une chose qui entre dans la définition ordinaire de l'homme, *animal rationis particeps*, et dont dépendent tous les fondements des sciences spéculatives et pratiques (1). La raison est le rapport de tous les esprits avec une même source de lumière, avec Dieu lui-même; il n'y a qu'une raison, qui est la raison, la sagesse ou le verbe même de Dieu, suivant le nom que Malebranche aime à lui donner, pour rapprocher la philosophie de la théologie. Un même soleil intelligible éclaire toutes nos intelligences, comme un même soleil sensible éclaire tous nos yeux. Que de belles pages de Malebranche il faudrait citer sur l'unité, sur l'universalité de la raison! Toute créature est un être particulier, et la raison qui éclaire l'esprit de l'homme est universelle. Ma douleur m'est personnelle, mais non la vérité, bien commun à tous les esprits: « Tous les esprits la contemplant sans s'empêcher les uns les autres. Elle se donne à tous et tout entière à chacun d'eux, car tous les esprits peuvent, pour ainsi dire, embrasser une idée dans un même temps et en différents lieux, tous la posséder également, tous la pénétrer et en être pénétrés... bien qui ne se divise pas par la possession, qui ne s'enferme point dans un espace, qui ne se corrompt point par l'usage (2). »

Par la raison nous sommes en une société spirituelle avec tous les hommes et avec Dieu lui-même, nous sommes assurés qu'il n'y a pas d'homme au monde ni d'esprit qui n'aperçoive les mêmes vérités que je vois, par exemple, que  $2 + 2 = 4$ , ou qu'il faut préférer son ami à son chien. Par la raison nous sommes tous en participation de cette même substance intelligible du Verbe, et tous les esprits peuvent s'en nourrir. « Elle est la même dans le temps et dans l'éternité, la même parmi nous et chez les étrangers,

(1) *Réponse à Régis*.

(2) *Traité de morale*, livre II, chap. III.

la même dans le ciel et dans les enfers (1). » L'union avec la sagesse éternelle est essentielle à tous les hommes. Au milieu des plus grands désordres on entend encore sa voix, et elle nous donne en même temps la connaissance de notre devoir et celle de nos dérèglements (2). Que celui-là, par exemple, qui sacrifie tout aux richesses, rentre un moment en lui-même, qu'il fasse taire les sens et l'imagination pour consulter la raison, il entendra : « une réponse claire et distincte de ce qu'il doit faire, réponse éternelle qui a toujours été dite, qui se dit et qui se dira toujours, réponse qu'il n'est pas nécessaire que j'explique, parce que tout le monde la sait, ceux qui lisent ceci et ceux qui ne le lisent pas, qui n'est ni grecque, ni latine, ni française, ni allemande, et que toutes les nations conçoivent, réponse enfin qui console les justes dans leur pauvreté et désole les pécheurs dans leurs richesses (3). » Malebranche ne peut pas concevoir que les damnés et les démons eux-mêmes n'aient pas quelque union avec la sagesse éternelle, et que sa lumière ne pénètre pas jusque dans les abîmes : « Ils sont morts en un sens, mais ils ne sont pas anéantis. Ils se nourrissent du Verbe, s'ils ont encore quelque vie, parce que c'est lui seul qui est la vie, mais ils ne se nourrissent qu'avec dégoût d'une vérité qu'ils n'aiment pas et souhaitent le néant (4). »

On ne peut, dit-il, nier cette raison universelle et absolue sans donner gain de cause au pyrrhonisme. S'il n'y a qu'une raison particulière et personnelle, chaque individu sera la mesure de toutes choses, nul ne pourra s'assurer que la vérité qu'il voit est la même que celle que voient les autres hommes, et que la géométrie est la même à la Chine et à Paris. Nous ne sommes assurés qu'il y a une seule vérité, la même au regard de tous et au regard de Dieu

(1) *Entret. mét.*

(2) Préface de la *Recherche*.

(3) *Recherche*, 3<sup>e</sup> livre, dernier chap.

(4) *Convers. chrét.*, 3<sup>e</sup> entretien.

même, que parce que Dieu lui-même est cette vérité et cet ordre que nous contemplons : « De là il est évident qu'il y a du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, et cela à l'égard de toutes les intelligences. Ce qui est vrai à l'égard de l'homme est vrai à l'égard de l'ange et à l'égard de Dieu même, que ce qui est injustice ou dérèglement à l'égard de l'homme est aussi tel à l'égard de Dieu même ; car tous les esprits contemplant la même substance intelligible, y découvrent nécessairement les mêmes rapports de grandeur, les mêmes vérités spéculatives. » Ils y découvrent aussi les mêmes vérités de pratique, les mêmes lois, le même ordre, lorsqu'ils voient les rapports de perfection qui sont entre les êtres intelligibles, que renferme cette même substance du Verbe, substance qui seule est l'objet immédiat de toutes nos connaissances (1).

Il critique Descartes (2) pour avoir fait de ces lois éternelles des décrets de la volonté libre de Dieu. « Si les vérités et les lois éternelles dépendaient de Dieu, il me paraît évident qu'il n'y aurait plus de science véritable. Voit-on clairement que Dieu ne puisse cesser de vouloir ce qu'il a voulu d'une volonté libre et indifférente ? »

Malebranche distingue dans la raison deux points de vue, le point de vue spéculatif et le point de vue pratique, suivant la manière dont elle se montre et s'impose à nous. La raison est l'ordre aussi bien que la vérité. Tantôt la raison se manifeste à nous comme vérité, et tantôt comme ordre, selon la nature des rapports et des vérités que notre esprit y contemple. Ces rapports sont, ou des rapports de grandeur qui se mesurent exactement entre des êtres de même nature, ou des rapports de perfection entre les idées des êtres de diverses natures. Les rapports de grandeur engendrent les vérités abstraites et métaphysiques, purement spéculatives ; les rapports de perfection engendrent les vérités pratiques, c'est-à-dire des vérités qui, en même temps

(1) *Traité de morale*, livre I.

(2) Voir le 8<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup> *Éclaircissement de la Recherche*.